

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 16

Artikel: Après lui il faut tirer l'échelle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ces histoires-là ne prennent pas, je vous préviens... pas plus que celle d'aujourd'hui.

MONSIEUR. — Je ne sais pas où tu vois une histoire...

MADAME. — Monsieur affecte d'arriver ici tout bouffi de mystère... et quand on l'interroge... quand on daigne l'interroger, il pince les lèvres pour vous dire que c'est un secret... Oh ! je ne suis pas curieuse de le savoir, votre fameux secret, car... loin de désirer de les connaître, il est des choses qu'on craint à chaque instant d'apprendre.

MONSIEUR. — Ne vas-tu pas te mettre martel en tête parce que, je te l'affirme, je me suis occupé de l'affaire d'un autre.

MADAME. — Jolie affaire que celle qu'un époux ne peut avouer... Dehors, je le sais, il n'y a que pour vous à parler ; mais, au logis, il faut prendre les pinces pour vous arracher un mot.

MONSIEUR. — Je te répète que c'est un secret qui n'est pas le mien.

MADAME. — Oui, l'excuse est bien commode.

MONSIEUR (*agacé*). — Ah ! tu me rendras fou.

MADAME. — Vous n'avez pas assez de cœur pour cela.

MONSIEUR. — Tiens, pour avoir la paix, j'aime mieux te le dire tout de suite.

MADAME. — Non, non, c'est inutile.

MONSIEUR. — Tu ne veux pas que je parle ?

MADAME. — A quoi bon ? Vous allez inventer quelque mensonge, car vous êtes habile à ce jeu-là.

MONSIEUR. — Voyons, veux-tu m'écouter ?

MADAME. — Vous pouvez commencer votre conte.

MONSIEUR (*allant avouer*). — Je...

MADAME (*l'interrompant*). — Seulement, je vous avvertis que je n'en croirai pas un mot.

MONSIEUR. — Alors, autant ne rien dire.

MADAME. — Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur vous ne trouveriez rien à dire. Ah ! je connais toutes vos malices.

MONSIEUR. — Mais, sacrebleu !

MADAME. — Oui, oui, vous jurez pour vous donner le temps de trouver votre mensonge.

MONSIEUR (*exaspéré*). — Mille millions de milliards ! veux-tu me laisser parler ?

MADAME. — Oh ! allez, allez, votre humble esclave vous écoute.

MONSIEUR. — Eh bien ! un de mes amis, qui était à la veille de faire faillite, s'est adressé à moi, et toute la journée j'ai couru pour le tirer de peine en offrant ma garantie.

MADAME. — Et après ?

MONSIEUR. — C'est tout.

MADAME (*après un soupir*). — Ah ! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins le pain assuré pour un mois... Dès ce soir, j'habituerai notre fils à coucher sur la paille, car tel est son avenir à cet enfant dont le père prodigue sa fortune au premier coquin venu.

MONSIEUR. — Oh ! coquin ! C'est bien vite qualifier quelqu'un dont tu ignores encore le nom.

MADAME (*d'un ton de mépris*). — Avec ça que je n'ai pas déjà deviné qu'il s'agit de cet infect et stupide Ducoudray.

MONSIEUR. — Double erreur ! D'abord ce n'est pas Ducoudray... et il est loin d'être stupide. C'est un fabuliste distingué... Depuis la Fontaine, il y avait une place à prendre et Ducoudray s'en est emparé.

MADAME (*avec colère*). — Quand je pense qu'il a eu l'audace de me dédier une de ses ordures !...

« A vous, Madame, ce fruit respectueux de ma muse... » Une jolie ténacité que sa muse !

(*Récitant avec ironie*)

Pour la fille de son notaire,
Un éléphant mourait d'amour.

Il demanda sa niain au père

Qui lui répondit sans détour :

« Avoir un éléphant pour gendre

Serait le comble de mes vœux !

Mais les sots feraient un esclandre

Et les sots, hélas ! sont nombreux.

Voilà pourquoi je vous refuse. »

MORALITÉ :

Que de bêtises commet-on

Qui, bien souvent, n'ont d'autre excuse

Que la peur du : Qu'en dira-t-on ? ? ?

Hein ! Est-ce assez idiot ? Voyons, je vous le demande. Un éléphant qui veut épouser la fille d'un notaire, là, vrai, est-ce possible ?

MONSIEUR. — Oh ! moi, tu sais, depuis l'invention du téléphone et du phonographe, je ne crois plus à rien d'impossible.

MADAME (*reprise de fureur*). — Et c'est pour ce

misérable fabuliste que vous ruinez votre famille... Oh ! comme j'ai eu tort de ne pas croire mes pressentiments le jour où, pour la première fois, il est entré ici avec ses gros souliers crottés. Je me souviens que je me suis dit aussitôt : « Il a déjà deux pieds dans notre salon, il en aura bientôt quatre dans notre caisse. » Et ça n'a pas manqué ! A cette heure, notre avenir est dans les mains de ce Ducoudray, pour lequel vous avez répondu.

MONSIEUR (*agacé*). — Je l'affirme que ce n'est pas Ducoudray.

MADAME. — Alors c'est quelque vaurien de son espèce que vous n'osez pas plus avouer.

MONSIEUR. — Ne dis pas d'injures, car, si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

MADAME. — Oui, il ne peut y avoir qu'un misérable, un sacrilège, un chevalier d'industrie... un filou... un escroc... un voleur.

MONSIEUR (*perdant patience*). — Eh bien ! puisque tu tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour ton frère, qui avait été trop imprudent avec les fonds tures !!!

MADAME (*repentante*). — Ah ! mon pauvre Ducoudray, pardonne-moi.

(Les deux époux s'embrassent.)

MONSIEUR. — Là ! maintenant que la paix est faite, dinons-nous ?

MADAME. — Pas encore.

MONSIEUR. — Pourquoi ?

MADAME. — Parce que j'ai dû envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures nous ne pourrions dîner qu'à sept.

MONSIEUR. — A sept heures !!! Et tu me faisais une scène en me reprochant d'être en retard de sept minutes !

MADAME. — C'était pour te faire prendre patience, mon bon chat.

Eugène CHAVETTE.

Un enterrement joyeux. — Un vieillard de 80 ans, M. Louis-Victor Fréret, mourait, il y a trois jours, en son domicile, 138, rue de Fontenay, à Vincennes, et laissait un testament dans lequel il faisait connaître à ses héritiers sa volonté formelle d'être conduit à sa dernière demeure par la fanfare municipale jouant sur le parcours le *Chant du Départ*, la *Marseillaise* et les morceaux les plus entraînants de son répertoire.

Les membres de la famille, respectueux des derniers désirs de leur parent, envoyèrent à profusion des lettres de faire-part donnant le programme complet de la cérémonie. Aussi, hier matin, jour fixé pour les obsèques, une foule compacte encombraient-elle la rue de Fontenay, devant le domicile du défunt, pour assister à la levée du corps et suivre ce convoi peu banal.

A l'heure indiquée, le maître des cérémonies donna le signal de la mise en route et la musique municipale attaqua le *Chant du Départ*, au grand étonnement du conducteur du char funèbre qui s'arrêta, faisant des signes désespérés au chef de fanfare, croyant à une erreur de sa part et craignant un scandale regrettable sur la voie publique.

Après un échange d'observations, le cortège se remit en marche et continua sa route jusqu'au cimetière, aux accents des polkas les plus légères.

Cette cérémonie « joyeuse » terminée, les invités se dispersèrent dans les établissements voisins, où ils se livrèrent à de nombreuses libations, buvant chaque fois à la santé du camarade disparu.

(Petit Parisien.)

Etre sur son trente-et-un. — Au moyen-âge, les corps de métiers étaient réglementés avec tant de sévérité que, par exemple, la matière avec laquelle devait se fabriquer chaque étoffe était désignée exactement, suivant sa qualité, etc. Pour les tissus, on fixait le nombre de fils que devait contenir la largeur.

Les étoffes de première qualité contenaient trente fois soixante fils, d'où le nom de trentain donné aux étoffes chères.

Par conséquent, dire de quelqu'un qu'il portait du *trentain*, c'était dire qu'il était riche, qu'il portait des vêtements de cérémonie.

De ce terme technique, le peuple a fait *trente-un*, et comme l'usage dans les adjectifs numéraux est de dire maintenant *trente-et-un*, on a conservé cette expression pour indiquer que quelqu'un a mis ses plus beaux habits.

Après lui il faut tirer l'échelle. — Voici l'origine de cette locution populaire :

Il s'agit ici de l'échelle patibulaire sur laquelle on faisait monter les condamnés afin de les accrocher à la potence.

L'usage où l'on était, lorsqu'il y avait plusieurs complices, de pendre le plus coupable le dernier, et par conséquent de retirer l'échelle après lui, puisqu'il ne restait plus personne à exécuter, donna lieu à cette expression, qu'on devrait employer en mauvaise part, et dont on se sert au contraire le plus souvent en bonne part, pour dire que quelqu'un a si bien fait quelque chose qu'il ne faut pas prétendre à l'égaliser.

Oignons farcis. — Autant que possible, il est préférable de se servir de gros oignons doux du Midi, que vous ferez blanchir à l'eau bouillante. Egouttez-les ; creusez-les avec un vide-pommes et remplissez le vide de chair à saucisses ou de farce de quenelles. Beurrez un plat qui aille au feu ; rangez-y les oignons, l'ouverture en dessus. Saupoudrez-les de sel et de sucre en poudre ; recouvrez-les de bandes de lard, et arrosez le tout d'une cuillerée d'eau-de-vie et de quelques cuillerées de jus (une demi-cuillerée à bouche d'extract Liebig délayée dans deux cuillerées d'eau chaude remplace très bien). Faites cuire doucement, feu dessous et feu dessus. Lorsque les oignons sont cuits, dégraissez la sauce et servez.

(Guide de la Bonne cuisinière.)

Charade.

De mon premier l'espèce infiniment varie ;
Une seule produit un travail précieux ;
Ainsi qu'un chêne altier, l'herbe de la prairie
Dirige mon second vers la voûte des cieux.
Dès qu'un peuple est conduit par des séditeux,
Il offre de mon tout l'effroyable copie.

Opéra. — Nous apprenons avec plaisir que la saison débutera mardi 20 courant, par un opéra, qui, toujours, fait salle comble : **Le Barbier de Séville**. Le chef-d'œuvre de Rossini nous donnera l'occasion de juger, dès le début, des principaux artistes de la troupe. On en dit beaucoup de bien. Nous savons que le Comité du Théâtre qui, cette année, a assumé la direction de la saison d'opéra, n'a reculé devant aucun sacrifice pour satisfaire aux désirs du public. — Les billets sont en vente chez MM. *Tarin et Dubois*.

Au Tribunal correctionnel :

LE PRÉSIDENT. — Vous avez été arrêté au moment où vous décrochiez une superbe fourrure à l'étalage d'un magasin ; pareil fait s'est déjà produit plusieurs fois, et vous reconnaissez être l'auteur de ces vols.

L'ACCUSÉ. — Que voulez-vous, mon président ? je suis malade, et mon médecin m'a commandé de prendre tous les matins quelque chose de chaud.

PAPETERIE L. MONNET

3, rue Pépinet, Lausanne.

Assortiment complet de *fournitures pour bureaux*. — Grand choix de *boîtes de papier et enveloppes*, de *cartes de félicitations*, de *condoléances*. — *Cartes de table et menus*. — *Impressions* de tous genres : *Têtes de lettres et d'enveloppes*, *Factures*, *Circulaires*, *Cartes de convocation*, *Faire-part*, etc. — *Prompte livraison*. — *Cartes de visite*.

L. MONNET.

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard.